

**Une vie fleurie par le
travail**

EXTRAIT

J'ai choisi en photo de couverture cette reproduction du tableau de John Constable, image très appréciée de mon père.

En effet, il reconnaissait, à travers ce petit garçon allongé par terre pour boire, une situation qu'il avait maintes fois connu.

Odile Vignal

« fille d'Emile »

Photo de couverture :

*The Cornfield, Le Champs de Blé de John Constable, 1826.
Huile sur toile 142,8 x 121,8 cm. National Gallery, Londres.*



Emile Vignal à l'âge de 6 ans (1932)

" Travaillez, prenez de la peine

C'est le fond qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,

Fit venir ses enfants, leur parla sans témoin.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents.

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

Où la main ne passe et repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ

Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an

Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage

De leur montrer avant sa mort

Que le travail est un trésor. "

Jean de La Fontaine, *Le Laboureur et ses enfants*

*" A mes enfants, Rémy et Mélody,
A mon petit-fils Matthew
Ce recueil écrit par mon père,
Emile Vignal, à l'âge de 24 ans... "*

Odile Vignal

EXTRAIT

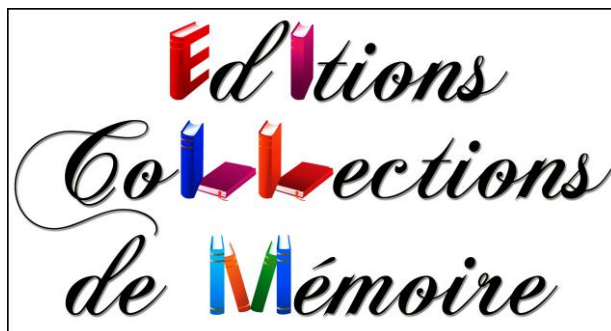
EXTRAIT

Une vie fleurie par le travail

Emile Vignal

**Une vie fleurie par le
travail**

EXTRAIT



EXTRAIT

QUE LA LECTURE DE CE RECUEIL
SOIT POUR VOUS PETITE CHERIE, LE RECIT
POIGNANT
ET PRECIS
DE MON CŒUR VIVANT
QUI VOUS ACCUEILLE.

VIGNAL EMILE
Le 15 juillet 1951

PREFACE.

A ma Bien Aimée. Le 4 décembre 1951

Lorsque j'ai commencé mon récit, j'ignorais dans quel but je l'écrivais. Était-ce pour me distraire ou bien pour laisser un souvenir de mon passé ? Je l'ignore encore et je ne l'ai jamais compris.

C'est seulement plus tard, lorsque le véritable amour est apparu devant moi, sûr de moi-même et devinant ta confiance, lorsque j'ai voulu livrer mon cœur tout entier à toi-même, je n'avais pas de preuve plus sincère, de plus beau présent à t'offrir, que ces lignes vibrantes d'une émotion vraie : le récit de ma vie passée. C'est à ce moment-là seulement que j'ai compris la valeur de mon ouvrage.

Certes, au commencement, j'écrivais encore à travers mon imagination, car en voulant commencer par le début de ma vie, je n'étais pas assez calme pour trouver des phrases justes ; je tombais parfois dans l'exagération, mettant sur pied un chapitre également absurde, faute de souvenance et d'instruction. Mais je l'illuminais de mon mieux de la flamme qui brillait en moi. J'y travaillais de temps à autre, sans désespérer, avec constance, la vigueur décuplée d'un homme perdu parmi les foules.

Aujourd'hui, lorsque tu me liras, tu trouveras dans mon œuvre tout à fait inexpérimentée, le caractère mal exprimé du passé que je me suis plu à embellir de toutes les vertus, de toutes les candeurs que j'avais conçues selon les beaux

rêves de mon jeune cerveau, uniquement rempli d'aspirations généreuses. Négligeant entièrement la dose de vérité humaine nécessaire à toute conception solide.

J'ai, non pas inventé, mais reconstitué de mon mieux avec des réminiscences inconscientes, le souvenir du temps passé, aujourd'hui perdu dans le ciel bleu de l'idéal.

Je sais que mes lignes ne seront jamais lues par quelqu'un d'autre que toi car elles sont d'un type absurde et naïf dont nous sourirons plus tard comme j'ai souri de mon premier cahier d'écolier.

Mais crois-moi, lis-moi, et tu comprendras que, plus d'une fois, j'ai soulagé mon cœur dans ces pages.

EXTRAIT

1

La petite enfance près de ma mère

Un clair soleil illumine gaîment la campagne renaissante. Les prés dont l'herbe est déjà haute et les haies vives qui les clôturent, commencent à se parer de mignonnes fleurs multicolores qui parfument l'atmosphère d'un baume enivrant. Les arbres et les platanes ont enfin entr'ouvert leurs bourgeons veloutés et fait place à une multitude de splendides feuilles d'un vert transparent. Mille oiseaux babillent et égaiant cette paisible nature se réveillant de son long sommeil hivernal. Le paysan aussi, avec plus d'ardeur, a repris les mancherons de sa charrue ; et tout en encourageant ses bœufs dociles, il fredonne dans son argot une vieille chanson vellave. Toute la nature est en fête. Voici le mois de mai fleuri...

Et c'est le vingt-et-un de ce mois, en l'an 1926, que je vis le jour à Combres, modeste hameau d'un paisible coin de la douce terre de France. Ce jour-là était-il aussi beau ? Certes je l'ignore et personne ne peut l'affirmer. Cependant, ce mois généralement serein, je le bénis parmi les autres, car il est l'heureux mois anniversaire de ma naissance.

Et ce fut ainsi que je naquis au sein d'une modeste famille paysanne dont je devais être le neuvième et aussi le benjamin. Nous étions alors – et nous sommes encore, tous vivants à l'heure où j'écris ces lignes – trois filles et six garçons, dont l'aînée, Séraphie, avait à peine dix-sept ans. Il me serait trop long de dire l'âge de chacun, variant

d'ailleurs avec la ronde des années ; je me bornerai seulement à les nommer : Séraphie, l'aînée de la famille, Marie, Jean, l'aîné des garçons, Marius, Baptiste, mon parrain de baptême, Vincent, Victoria, Marcel et enfin moi, Émile.

Mes parents, alors cultivateurs, en fermage, se relevaient péniblement, depuis quelques mois d'un désastre qui aurait pu me coûter la vie. Avant de s'établir dans cette ferme-là, ils avaient été en métayage au hameau de Roussille dans une exploitation de moindre importance et dont le propriétaire ruiné, avait eu l'horrible vengeance d'incendier la maison d'habitation. N'étant pas assurés, ce fut pour mes parents un grave malheur. Ma mère, alors enceinte de moi, avait failli mourir de frayeur. Mon père, de son côté, ayant combattu pendant toute la durée de la guerre 1914-1918, en était revenu avec une santé dangereusement compromise par les privations et l'absorption des gaz asphyxiants. Aussi, que d'efforts ils durent rassembler pour se relever d'un tel fléau. Et, à ce moment-là, les familles nombreuses ne percevaient pas de subventions de l'État comme à l'heure actuelle. Alors mes vaillants aînés durent s'embaucher chez d'autres fermiers plus fortunés ou manquant de main-d'œuvre ; ils contribuèrent ainsi au bonheur de leurs cadets et à l'amélioration du budget familial.

Les premières années de ma vie, comment les ai-je passées ? Je l'ignore certes ! Du plus loin que je me souviens, c'est lorsque survint un autre grand malheur, la mort de mon père, le 18 avril 1931. J'avais à peine cinq ans. Ce jour-là, je m'en souviens encore, mais vaguement et il me serait difficile de le décrire. Je me rappelle seulement l'instant où on hissa dans le corbillard le cercueil qui emporterait pour toujours celui avec qui je

n'aurai jamais le bonheur de parler en homme. Malgré mon jeune âge, je compris la perte et ne pu retenir un douloureux sanglot. Je n'avais encore jamais réfléchi à cela. La terrible faucheuse, qui n'entend rien, qui met fin à tout et brise les cœurs les plus endurcis, venait d'accomplir son œuvre funeste, elle venait à son tour, replonger dans le deuil et l'épouvante une famille infortunée dont les plaies de la dernière guerre et du récent incendie étaient à peine fermées.

Et ma mère était maintenant seule pour élever neuf enfants avec seulement une petite pension de veuve de guerre et les produits de la ferme. Les trois plus jeunes, nous restions encore auprès d'elle. Mais ne devait-elle pas s'inquiéter de l'éducation, de l'entretien, de l'avenir des six autres qui travaillaient déjà ?

Comment a-t-elle pu se redresser encore une fois ? Quelle lutte a-t-elle dû livrer pour surmonter les épreuves ? Quel courage, quel esprit, quelle volonté farouche de vaincre, quelle force surhumaine lui ont permis de se ressaisir et de reprendre en main le bien-être et l'avenir de ses enfants ?

Se trouvant à la fin du bail, elle rechercha une autre solution. Rassemblant le peu d'économies qu'elle possédait, elle parvint à s'acheter une misérable maison paysanne, en bien mauvais état, à Roche-en-Régnier, chef-lieu de la commune. Urgentes et nombreuses étaient les réparations à accomplir pour pouvoir y habiter. Sans se décourager, elle y parvint cependant et, avec deux vaches, elle continua encore pendant quelques années le dur mais noble travail des champs. Jean, mon frère aîné, à la veille de son départ au régiment, en 1932, resta auprès de ma mère et participa largement aux réparations de la maison et à l'exploitation du domaine que nous affermions à

« fond détaché ». Là, s'écoulèrent de nombreuses années calmes et prospères.

EXTRAIT

*

Je ne continuerai pas sans ouvrir un petit chapitre sur la description de mon village : Roche, qu'un puissant seigneur, jadis, embellit de son nom : Régnier. La première curiosité qui retienne l'attention du visiteur, c'est, dominant de sa masse imposante la vieille ville consulaire, un pic très pittoresque, composé d'énormes blocs de rochers et couronné par le donjon branlant de son ancien château baronial du XIII^{ème} siècle d'où l'on jouit, à 940 mètres d'altitude, d'un panorama unique sur la chaîne du Meygal et la vallée de la Loire. Roche-en-Régnier, ville ancienne, célèbre au Moyen âge, elle est aujourd'hui cure d'air renommée, très curieuse avec ses vieilles demeures branlantes, blotties les unes contre les autres, au pied du rocher, comme un troupeau de brebis autour de son pâtre. Si nous errons par les vieilles rues de la cité, rues étroites au passage malaisé, où surgit tout à coup une maison à tourelles, nous verrons sûrement, sur un seuil antique, ou dans l'arcade d'une fenêtre, quelque vieille dentellière au travail, les binocles sur le nez. Jadis comprimée dans son mur d'enceinte où subsistent encore quelques meurtrières, elle a depuis déjà des siècles, dénoué sa ceinture de pierre : et aujourd'hui elle s'étale capricieusement de chaque côté de la route qui va de Vorey à Saint-Pal-en-Chalencon. Deux restaurants, deux épiceries où l'on a rarement l'embarras du choix, une boucherie, deux boulangeries entourent la place publique, approvisionnent le bourg si désert en hiver et pourtant

surpeuplé de touristes et de villégiateurs dès que reviennent les beaux jours. Au centre, une luxueuse chapelle dédiée à Notre-Dame du Bon Secours et à Saint Michel-Archange est soigneusement entretenue chaque jour par une pieuse vieille fille. Trois bornes fontaines alimentent en eau potable mais tarissent à la moindre sécheresse, le bourg étant trop surélevé pour qu'il puisse être alors approvisionné en toutes saisons. Paysans particulièrement pauvres et retraités de la mine ou de l'État composent l'humble population sédentaire de cette paisible cité.

Maintenant, grimpons sur le pic par l'un des multiples sentiers tortueux creusés par le pied des visiteurs. De là, nous découvrons un splendide panorama. Tout d'abord, à nos pieds et de tous les côtés, au nord excepté, repose en paix mon village, dont la jeunesse, découragée, comme moi-même, par l'infertilité du terrain et l'absence complète de l'industrie, se rue chaque jour vers les grandes villes aux gains nettement plus faciles. Au fond de la grande ville, au sud, la majestueuse Loire glisse paresseusement parmi les saules et les roseaux sauvages. Plus loin, vers l'infini, par temps clair, se profile le mont Mézenc souvent encore couvert de neige au mois de juin. A l'est, revêtu d'une épaisse forêt de pins, se dresse la montagne de Miaune, propriété de l'État, rigoureusement gardée.

Au Nord, le village de Saint-Maurice, avec son faubourg, Roussille, s'étalent au pied d'un ancien volcan dont le cratère éteint depuis de nombreux siècles est aujourd'hui couvert de maigres pins s'enracinant difficilement parmi les laves moussues. De tous côtés, à perte de vue, ce n'est qu'un enchevêtrement sans fin de montagnes boisées, de riantes vallées et de plateaux minutieusement cultivés.

Voulez-vous, à présent, redescendre tout au pied des ruines de l'ancien château fort et rendre visite à la maison de ma mère, demeure du tailleur, paraît-il, au Moyen âge ?

Sa forme, il me serait difficile de la décrire, avec son toit bas, ses murs décrépits et comme tordus par les ans. Sans luxe et sans ornements, elle regarde le midi, ayant comme abri, à l'ouest, une vieille mesure partiellement abandonnée, à l'est, le grand rocher. De son toit cintré et recouvert de tuiles moussues émerge une monstrueuse cheminée ayant pour orifice deux marmites renversées et effondrées.

Au sous-sol, où l'on accède par une sorte de couloir surmonté d'un hangar branlant rempli de fagots de genêts, se trouve l'étable où l'air et la lumière pénètrent difficilement par la porte d'entrée à deux battants et une baie pratiquée dans le mur du fond. A gauche, contre la paroi de la cave à pommes de terre est accroché le perchoir où trois ou quatre poules se bousculent follement lorsqu'on entre la nuit.

A côté, deux caves, vides aujourd'hui, servaient autrefois de logis aux veaux et aux chèvres. Au fond, dans les caisses grillagées, quelques lapins pointent leurs blancs museaux et attendent avec impatience qu'on leur apporte une feuille de chou ou une poignée d'épluchures. A droite, trois crèches avec leur râtelier, à l'état neuf mais vides, disparaissent sous la couche de poussière et de toiles d'araignées qui les recouvrent. Au milieu, la fosse à purin est aujourd'hui dissimulée sous un gros tas de bois non débité. Directement au-dessus se trouve la grange, immense et occupant la moitié du bâtiment. C'est là que reposent, délaissés, de nombreux outils de culture n'ayant pas servi depuis de nombreuses années et maintenant rongés par la rouille ou la vermine.

Mais passons par la porte d'entrée, vitrée de deux grands verres cathédrale. Voici la cuisine, si petite avec son immense âtre séculaire. A droite, une chambre presque souterraine est isolée du sol par un solide plancher d'où émerge cependant un bloc de roche, heureusement dissimulé sous un grand lit métallique. Faisant angle, une minuscule cave permet d'installer un tonnelet et un panier de légumes. Entre la grange et la cuisine voici la chambre de ma mère, pièce exiguë qu'un lit en chêne massif encombre aux trois quarts. Aux parois simplement blanchies à la chaux sont accrochées une étagère en cerisier, quelques photographies souvenirs et de nombreuses pieuses images.

Un escalier obscur passant par la grange permet de monter au premier étage composé d'une grande chambre délabrée. A côté, le charnier, vide depuis des années mais dont le plancher et les murs suintent encore le sel et la saumure tombés par mégarde.

Une longue cour en pente, où fleurissent en été les pissenlits et le mouron blanc, sert de terrasse aux poules et aux chats. Dans cette cour, près du seuil, un bloc de granit sert de siège. C'est là, qu'aux tièdes heures de la journée, vous verrez ma mère au travail. Sur ses genoux est posé le « carreau » où, autour des épingles multicolores, la dentelle se dessine. Ce travail oblige les doigts noueux et agiles à croiser et recroiser les fuseaux de buis, s'interrompant soudain pour déplacer une épingle, et reprenant aussitôt leur course inlassable, pour la gloire de la dentelle du Puy, à l'immense renommée.

Accrochés au rocher et soutenus par un solide mur garni de lierre sauvage, trois lopins de jardins toujours secs fournissent à ma mère le peu de légumes dont elle se nourrit tout au long des jours.

Et c'est là, dans ce décor rustique et charmant, que je vécus jusqu'à l'âge de quatorze ans. C'est là que je grandis, entre ces murs gris, solides comme des rochers, sous ce large toit de tuiles décolorées par le temps, qui avaient pris la teinte de vieux coquillages. Et chaque fois que je rends visite à ma mère, je sens plus profondément encore combien je suis attaché à la vieille maison qui m'a vu grandir et me rappelle tant de doux souvenirs.

EXTRAIT

*

Lorsque nous étions encore à Combres, j'avais commencé d'aller en classe à Saint-Maurice, à l'école laïque du village. Bien que mes parents fussent très pratiquants, ils étaient malheureusement trop peu fortunés pour nous entretenir à l'école religieuse. Dès que nous fûmes installés à Roche, ma mère nous mit, mon frère Marcel et moi, à l'école du village dirigée par Monsieur Merle qui accomplissait en même temps les fonctions de secrétaire de mairie et d'instituteur d'école publique.

C'était une vieille demeure seigneuriale qui servait à la fois d'école pour garçons et de mairie. Huit longues tables rongées par la vermine, autant de bancs sans dossier, un bureau centenaire, deux tableaux branlants et un poêle fendu composaient le piteux ameublement de cette immense salle aux murs décrépits et recouverts d'inscriptions gravées par les élèves aux moments d'absence de leur maître. Aux solives du plafond noircies par les ans, pendaient, unique luxe de la salle, deux lampes électriques sans abat-jour. C'était un luxe en effet, car, depuis quelques mois seulement, l'électricité était installée dans la région. La lumière du jour pénétrait avec peine par deux grandes fenêtres d'une trentaine de carreaux chacune, mais dont la plupart, bisés au long des jours, avaient été remplacés par le carton de l'almanach des P.T.T. Une porte d'entrée monumentale donnait accès à un minuscule couloir d'où l'on parvenait à la salle de classe d'aspect si lamentable. Au premier étage, servant de

mairie, on accédait par un escalier tournant en pierres taillées.

De son côté, ma sœur Victoria qui fréquentait l'école primaire pour sa dernière année, étudiait elle aussi dans un local d'allure pareillement démodée et faisant partie d'une ancienne habitation bourgeoise située à l'extrémité ouest du village.

Cependant, ces locaux sévèrement réprimés par les services d'hygiène et l'inspecteur d'Académie, contraignirent la municipalité à voter l'adjudication de la construction d'un groupe scolaire conforme aux lois et aux décrets en vigueur. Aussi, dès octobre 1932, situé sur le bord de la route qui va à Vorey, un magnifique groupe scolaire était prêt à recevoir ses élèves. Deux grandes salles (l'une pour les filles, l'autre pour les garçons), chacune abondamment éclairée par quatre larges fenêtres furent aménagées, avec un mobilier moderne. Chaque bureau, verni, neuf, pour deux élèves, possédait maintenant un banc fixe avec dossier. Entre chaque classe, un vaste couloir aménagé en vestiaire et lavabos permet aux écoliers d'entrer propres au travail et de quitter les vêtements qui les gênent.

Au premier étage, les appartements des instituteurs, Monsieur et Madame Merle. A chaque extrémité du bâtiment, un préau ; celui des garçons surmonté d'une vaste salle : la mairie. Une allée bordée de solides barrières en ciment armé conduisait à la porte d'entrée et séparait les deux spacieuses cours carrées qu'entouraient les hauts murs crépis à la chaux.

C'était l'école moderne dans laquelle nous allions nous instruire maintenant. Mon frère Marcel la fréquente encore pendant deux années, jusqu'à son certificat d'études qu'il obtint de justesse car en été ma mère le plaçait comme

berger chez les paysans. Pendant la froide saison, les jeudis et dimanches, nous allions garder les chèvres dans les « lottes », vastes collines en friches. Là, nous y rencontrions toujours d'autres camarades, les frères Maurin, chevriers comme nous. Nous faisons de grands feux de bois mort, nous fabriquons des arcs et des flèches en noisetier, nous préparions des rames pour les petits pois de la saison prochaine. Et bien souvent, aussi, nous grimpons sur les sommets d'où nous faisons crouler les blocs de granit qui roulaient avec fracas pour aller s'écraser ensuite jusqu'au petit ruisseau où nous ramassions quelquefois un ample panier de cresson. Étant constamment en mouvement, nous n'avions jamais froid malgré la température souvent rigoureuse et, à la tombée de la nuit, ramenant nos chèvres, nous rentrions toujours satisfaits de notre soirée d'exercice. Nous nous sentions plus forts pour rejoindre nos pupitres et reprendre le cours de nos leçons.

*

A mesure que s'écoulaient les années, je grandissais en corps et aussi en esprit. Petit à petit, je me familiarisais avec ma nombreuse parenté que le hasard avait placée non loin de moi. Habitant des villages peu éloignés, j'avais en effet plusieurs oncles, tantes et cousins, auxquels, ma mère et moi, nous rendions souvent visite un jeudi ou un jour de vacances. A Roche, je n'avais personne. Au plus près, à Saint-Maurice, dans la vieille masure, habitaient mon grand-père avec sa sœur (ma grand-tante) et ses deux filles, Anastasie et Véronique, mes deux tantes. Vaguement, je me souviens du décès de mon grand-père en 1933, mais surtout de celui de ma grand-tante âgée de 93 ans en 1940. Je ne me rappelle pas du tout de ma grand-mère. En 1944 survint la mort subite de ma tante Anastasie, succombant à une hémorragie interne. Depuis, tante Véronique, toujours seule, vit paisiblement dans cette vieille demeure paysanne d'une malpropreté repoussante et où je n'ai jamais vu faire pour un sou de réparations. Cette habitation est particulièrement curieuse en raison de son aspect primitif. Au rez-de-chaussée, n'ayant pas de débouché sur l'arrière, se trouve une sombre cuisine, au sol en terre battue. A gauche, une étroite chambre avec un ancien lit clôt formant, par-dessous, deux cages où cabriolent les lapins. Cette pièce servait en même temps d'échoppe à mon grand-père savetier.

Au fond de la cuisine, une porte donne accès à l'étable. Celle-ci est vide depuis de nombreuses années, mais autrefois, les deux ou trois vaches que possédait mon grand-père avaient l'honneur de traverser la cuisine de leur maître pour se rendre à la leur. Elles pouvaient ainsi s'assurer lequel des deux repas était le meilleur.

Dans la cuisine, aux parois tapissées de suie, je n'ai jamais vu de fourneau. En toutes saisons, un grand feu de genêts pétille dans l'âtre, illumine toute la pièce et lèche interminablement l'unique marmite noire suspendue à la crémaillère. Près de la fenêtre, une maie immense sert de table avec, de chaque côté, un banc-coffre où l'on enfermait le son ou les fromages. Au fond, un plateau rongé par la vermine sépare l'étable de la cuisine. Au premier et unique étage, deux chambres et une grange vide. Aux angles de chaque pièce, près de chaque ouverture, les araignées tissent silencieusement leur toile poussiéreuse.

Tout paraît séculaire. Au seuil de la porte d'entrée, aux battants du buffet, aux loquets des portes, partout règne, creusée par les ans, l'empreinte humaine. Tout semble mystère. Partout un indescriptible respect pour le chef d'œuvre des hommes, transforme cette habitation en lieu sacré.

Je la respecte en effet et je la vénère, cette humble demeure, toit de mes ancêtres, où est né mon père, où ont vécu mes aïeux. Combien de générations se sont succédé là ? Combien de Vignal ont creusé le sillon, ont tissé la toile, sont morts pour défendre la patrie ? Combien a dû être âpre leur lutte pour faire de moi ce que je suis aujourd'hui ? Combien mon respect envers eux devrait être sublime. Que ma lutte pour améliorer les générations

futures soit pour eux l'hommage de ma plus profonde reconnaissance.

Mon oncle Jean-Marie (un frère à mon père, aujourd'hui décédé) habitant Orignac avec ma tante Marie et le cousin Johannes étaient pour moi, à ce moment-là, les meilleurs de ma parenté car, chaque fois que j'y allais, j'étais toujours comblé de friandises et de grossiers joujoux. Mon oncle exerçait la profession de menuisier-charpentier tout en instruisant son fils de ses précieux conseils, jusqu'à sa mort en 1939. Ma tante, tout en faisant des dentelles à la main, s'occupait des lapins, poules et brebis et aussi des jardins où j'aimais tant la suivre pour cueillir des fraises ou picorer des baies de framboisiers. Un foyer modèle remarquable par son paisible train de vie laborieux et sans aucun artifice.

Au pied du flanc ouest du mont Miaune, à Artites, hameau de la commune de Retournac, vivaient, avec mon oncle Jean-Marie Brun, ma tante Séraphie, la sœur de ma mère et, dans une ferme voisine, leur fils Antoine avec sa femme Rosa et leurs deux enfants. Là, ma mère et moi, nous y allions plus rarement car, pour s'y rendre, il y avait de nombreux kilomètres à parcourir, par de très mauvais chemins de traverse.

Enfin, à Poussac, à trois kilomètres de Roche, ma cousine Victoria, fille de ma tante Séraphie, mariée depuis longtemps et mère de quatre enfants, exploite un modeste domaine difficilement acquis avec les minutieuses économies de la ferme. C'est là que j'irai travailler avec mes premiers patrons, dont je garde un bien médiocre souvenir, ce que je décrirai amplement plus loin dans mon recueil.